

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

PÉRIODIQUES LINGUISTIQUES ROUMAINS

Au cours des années de l'après-guerre, la littérature périodique roumaine a pris un essor considérable. Cet essor est dû avant tout au nouvel ordre de choses, qui a été établi par le traité de Trianon en 1920. Par l'annexion de l'Université hongroise de Kolozsvár et de l'Université autrichienne de Czernowitz (Cernăuți), le nombre des universités roumaines a doublé d'un jour à l'autre (avant la guerre mondiale la Roumanie ne disposait que de deux centres scientifiques : București et Iași). L'organisation du travail scientifique des territoires nouvellement acquis, encouragée par des sacrifices pécuniaires très considérables, a eu pour résultat un succès assez appréciable. La nécessité de la création d'organes spéciaux pour les établissements divers, destinés à la recherche scientifique, a été reconnue dès le début. Parmi les revues représentatives de l'ancien Royaume, on en trouve quelques-unes aussi, qui ont été créées après la guerre, et en effet ce n'est que depuis 1920 que la philologie roumaine jouit de l'avantage d'avoir à sa disposition des organes suffisamment bien rédigés.

Nous indiquons ci-dessous l'ordre dans lequel les publications périodiques de philologie ont apparu en Roumanie (en ne tenant compte que des organes des principaux instituts scientifiques) :

En 1921 paraît le premier volume du bulletin du Musée de la Langue Roumaine, la DACOROMANIA (*Buletinul « Muzeului Limbei Române »*), condus de S. PUȘCARIU). C'est une publication annuelle, rédigée à Cluj (Kolozsvár). Le titre, assez mal choisi, nous renseigne sur l'attitude scientifique de la plupart de ses collaborateurs. Les hypothèses émises par M. PUȘCARIU, dans une étude intitulée *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen* (Halle a. S. 1910), et reproduites dernièrement dans ses *Studii Istroromâne* (București

1926. cf. les notes critiques que nous avons rédigées à ce propos dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 1928. Heft 8. col. 369-371) sont très instructives pour quiconque veut connaître les points de vue qui déterminent l'activité scientifique de la majorité de l'entourage de ce savant : un peu plus d'objectivité à l'égard des problèmes d'intérêt commun, un peu moins de zèle dans le culte d'un latinisme souvent exagéré, voilà qui contribuerait beaucoup à rehausser le niveau de cette volumineuse publication.

Le 1^{er} juillet 1921 l'ARHIVA (parue de 1889 à 1916) recommence à paraître chaque trimestre. C'est l'organe de la Société d'histoire et de philologie de Iași (Moldavie), dirigé par le slaviste I. BĂRBULESCU. Le peu de cas que les philologues de Kolozsvár (Cluj) et de București font des articles publiés dans cette revue, s'explique par les tendances slavisantes de ces articles, tendances qui ne sont pas en faveur dans les cercles latinisants.

Le GRAI ȘI SUFLET paraît depuis 1924. Cet organe trimestriel de l'Institut de philologie et de folklore de București est rédigé par M. O. DENSUȘIANU.

A Czernowitz nous trouvons deux publications périodiques qui nous intéressent de plus près. En 1927, parut le premier volume du COBRUL COSMINULUI, bulletin de l'Institut d'histoire et de langue de Cernăuți, sous la direction de I. NIȘTOR. Fort de 688 pages, il contient les travaux exécutés en 1925 et en 1926. La REVISTA FILOLOGICĂ paraît à son tour depuis 1927, rédigée par A. PROCOPVICI. Elle est l'organe d'un cercle philologique de la Faculté des Lettres de l'Université de Czernowitz.

Pour en finir avec la liste des principaux périodiques de philologie, publiés en Roumanie, nous mentionnerons encore la REVISTA CRITICĂ, fondée en 1927. Sous la direction de M. G. PASCU elle paraît à Iași trimestriellement. C'est une revue, qui, à cause de l'âpreté de ses critiques, encourut la disgrâce de presque tous les philologues roumains. Elle a le ton du pamphlet comme c'est d'ailleurs assez fréquemment le cas dans la littérature périodique roumaine et se complait souvent dans des révélations, qui sont quelquefois instructives, souvent amusantes et parfois même indiscrettes.

DACOROMANIA I. Le premier volume est dédié à la mémoire de P. MAIOR, un des trois savants transylvains qui ont introduit dans l'histoire la fameuse théorie de la continuité de l'élément latin dans le bassin des Carpathes. On y relèvera les notes toponomastiques de N. DRĂGANU (*Din vechea noastră toponimie*, p. 109-146) et celles de V. BOGREA (*Câteva considerații asupra toponimiei*

românești p. 210-220). D. essaie de démontrer que le nom géographique *Tâmpa* ne dérive pas de l'anc.-bulg. *topa* ni du hong. *lompa*. Il l'explique par le thrace * *tâmpa* (en albanais de Calabrie *imp*) « Fels », ce qui ne nous semble pas suffisamment fondé¹. Ce mot ne se trouve que dans un seul dialecte albanais de l'Italie, dans lequel il a pénétré on ne sait par quelle voie. Le problème est néanmoins bien posé par D., peut-être eût-il mieux valu s'en tenir là pour cette fois. Quant au mot *mal* « rive, montagne » il accepte l'opinion de Hașdeu et de Densușianu, d'après laquelle ce serait un emprunt fait par les envahisseurs hongrois à l'anc.-roum., à l'époque de l'occupation de la Hongrie historique. Pour trouver des preuves en faveur de la théorie de la continuité roumaine en Transylvanie, les savants roumains risquent les aventures scientifiques les plus audacieuses. Dans ce cas-là il sont d'accord pour dire que *mal* vient directement de la langue de ces pâtres valaques, qui pourtant n'apparaissent sur le territoire des rois hongrois qu'au début du XIII^e siècle (1210). De pareilles tentatives sont du même ordre que les recherches assidues, faites pour démontrer l'existence d'éléments gépides et lombards en roumain. Or quiconque est un peu versé en linguistique finno-ougrienne sait que hongr. *mal* est un doublet de *mell* « poitrine » cf. *sármány* < *sármál* ('loriot'), mot d'origine finno-ougrienne².

L'étymologie *Abrud* < d'un mot dace signifiant « or », donnée par le *MEtSz* est approuvée par D. ; le seul point sur lequel il n'est pas d'accord avec MELICH est celui du passage du mot en hongrois. On devine sans peine ce que D. pourra dire à ce sujet. En quête de preuves pour la théorie de l'intermédiaire valaque, il va jusqu'à affirmer que des noms géographiques, tels que *Ompoly*, *Ompolyica* « sont évidemment des formes roumaines modifiées » par les mêmes Slaves, auxquelles on a l'habitude d'attribuer la voyelle *o* dans *Oll* < *Aluta*, *Obrud* < *Abrud* etc. Rien n'est moins évident. *Ampelu* aurait dû donner, en roumain * *Impâr*, forme condamnée à un astérisque perpétuel. Le *d* final d'*Abrud* ne confirme nullement l'opinion du savant roumain, *ob-rud-io-m* ne peut avoir qu'un *z* final, si l'on admet l'hypothèse de D. Est-ce qu'on écarte cette difficulté en forgeant une forme arbitraire *obrud-o-m*, qui pourtant ne rime à rien (cf. gr. ὄβρουζα, lat *obrussa*, *obryza*, *obridiacus* etc.) ? Les observations de D. à propos du nom géogra-

1. En effet, rien ne semble plus légitime que d'écarter l'étymologie vieux-bulgare qu'ont adoptée Weigand (*Balkanarch*, II, 264) et Philippide (*Originea Romînilor*, I, 460). Dernièrement la discussion du problème de ce mot a été reprise par Tagliavini, *Studi Rumeni*, III, (1928) p. 90-92.

2. Voir ci-dessus p. 375.

phique *Barcza*, de prétendue origine dace (Melich, *MNy*, XI p. 241-45), sont du même genre. A son avis les Hongrois et les Saxons de Transylvanie ont emprunté ce mot au roumain. Il n'hésite pas à trancher le problème délicat de la transmission du mot pour avoir une nouvelle preuve de la continuité transylvaine (cf. encore *Dacor*. IV 2, p. 1.132) que MELICH a eu la sagesse de ne pas résoudre entièrement.

On ne comprend pas non plus pourquoi D. fait dériver le nom d'un village du comitat Bihor *Aușeu* de *auș* « vieillard, grand-père » < lat. *avus* + suff. *-uș* (*auș* ne subsiste plus que chez les Aroumains et peut-être en Olténie, cf. Hașdeu, *ELM* 2139 et *Dict. Geogr. al. Rom.* I 140, *Aușul*, vale în județul Olt). Il ne parle que d'un seul village de ce nom-là sans avoir consulté Lipszky (*Rep.* p. 489-90), où l'on en signale six, dont quatre « *praedium* » et deux « *pagus* ». Ils ne portent cependant pas le nom de *Aușeu*, mais celui d'*Ioșie* (= *ioșie*) ce qui ne peut s'expliquer que par le hong. *Őssi* (dérivé de *ős* « ancêtre » cf. *Nyr*, XL p. 233 et *MNyelu*, 1928, 3-4, p. 92. Reste à montrer comment *Aușeu*, a pu se substituer à *Ioșie*, à l'exclusion de toute intervention de lat. *avus*).

L'article de M. BOGREA se distingue par la sobriété des principes, qui sont énoncés et en partie appliqués dans les dix pages de considérations sur la toponymie roumaine. « Dans ce domaine on n'arrive à des résultats bien fondés qu'en tenant le dictionnaire géographique d'une main et les collections de documents de l'autre » dit-il, p. 212. L'exemple cité à ce propos est très instructif et il est assez amusant de le trouver dans le même volume que les étymologies de M. DRĂGANU, un peu hâtivement rédigées. Il s'agit du nom d'un village moldave *Ferești* (jud. Vaslui), expliqué unanimement par *fier* « fer », ou *Fiera*, nom de personne, jusqu'à la découverte de la forme ancienne *Feer*, *Feir* > hong. *Fehér* nom de personne signifiant « blanc » (dans un document de Stefan cel Mare). Les noms de lieux suivants du vieux royaume sont encore d'origine hongroise : *Corodești* < hong. *Koroda*, *Finta* < *finta*, *Homocea* < *homok*, *Homor* < *homora*, *Pângărați* < *Pongrácz*, *Rarău* < *ráró*, *Urmeniș* < *Örményes* (p. 219).

M. S. DRAGOMIR (*Câteva urme ale organizăției de stat slavoromâne p. 147-161*) se donne beaucoup de peine pour démontrer que l'institution des « sate ohabnice, villages privilégiés » était antérieure à l'occupation hongroise dans la partie méridionale de la Transylvanie et dans le Banat. Il croit pouvoir rejeter les résultats auxquels est arrivé MELICH (*Ohaba*, *Ohabița*, Századok, 1907 p. 324-31) et dernièrement dans son grand ouvrage *A honfoglalás-*

kori Magyarországn. Budapest, 1926, I. p. 184-87. Celui-ci, sans avoir la prétention de liquider la question dans tous ses détails, montre que cette catégorie de villages ne peut avoir existé avant le xiv^e siècle et que le nom *ohaba* a été importé par les Valaques immigrés dans ces régions-là (xiii^e siècle). En faveur de l'argumentation de Melich, on peut citer, entre autres, le fait, que deux villages dans le comitat Hunyad *Uric* et *Uricani* (*uric* < hong. *örök*) portent également des noms, dus à la terminologie officielle de la langue des chancelleries valaques, ce qui prouve catégoriquement que des termes de la diplomatie slavo-roumaine ont pu devenir des noms de lieux à une époque, où le roumain connaissait déjà des mots d'emprunts hongrois, c-à-d. au plus tôt dans la première moitié du xiii^e siècle. Rien ne nous autorise donc à attribuer aux villages du type *Ohaba-Uric* une plus grande ancienneté.

Étymologies. N. DRĂGANU complète la liste des éléments hongrois de la *Palia de Orăştie*, donnée par I. POPOVICI (Palia de la Orăştie 1582. Bucureşti 1911. p. 16. sqq.) : *meşter* < hong. *mester*, *oraş* < *város*, *pildă* < *pélida*, *varmigie* < *vármegye*, *viteadzu* < *vitéz*, *Jigmond* < *Zsigmond*, *Frenţi* < *Ferenc*, *Ardeal* < *Erdély*, et *săraf* < *szeráf* (au paléoslave les Roumains ont emprunté *serafim* p. 303) ; *ciumurlui* < *csömörlik*, *feleştioz*. forme influencée *feşteleu* (< hong. *fest*) < *feleşteu* + *sfeştoc* (p. 317-20). S. Puşcariu : *şuchiat* < hong. *sükel* (p. 243-44). V. Bogrea : *dorângă*, *dorungă* < hong. *dorong*, *fodormente* < *fodormenthe*, *homoc* < *homok*, *hurduzău* < *hordozó*, *mărădic* < *maradék*, *mercu*, < *merő*, *releveiu* < *releşfeş*, *roni* < *róna* (d'après Weigand < bulg. *ronja*, s'écrouler, *Balkanarchiv* II, 262) *sărintoc* < *szarándok*, *zarándok* (p. 269-72), *viş* < *vég* (p. 282 est une étymologie non seulement probable, mais irréprochable).

DACOROMANIA II. N. DRĂGANU formule des observations complémentaires au sujet du catéchisme luthérien de 1544. le premier livre roumain, dont aucun exemplaire n'a été conservé, imprimé à Hermanstadt (Wurmloch) ou Târgovişte (Schullerus, *Catéchisme luthérien* p. 582-92). En faisant ses remarques, avec beaucoup de compétence, D. effleure aussi le problème de l'époque de pénétration de hong. *hitten* < roum. *hiclean*, *viclean*, qu'on trouve dans un grand nombre de traductions roumaines du Pater, où il traduit le « mal ». La présence de ce mot hongrois en roumain a été attribuée au contact avec les hussites de Hongrie (P. Hunfalvy, *A rumun nyelv*. Budapest 1878 p. 102-105 et *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Wien und Teschen 1883. p. 226). D. le signale déjà dans les documents slavo-roumains (d'après I. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Tării Româneşti cu*

Braşovul și cu Tara Ungurească, où nous le rencontrons à partir de l'année 1462-63), en constatant qu'il est entré dans le roumain par une voie politico-militaire et sociale avant l'époque de l'influence hussite. Ceci est d'autant plus juste que l'on trouve le dérivé *hittlënsstvo* attesté chez Hurmuzaki à une date encore plus reculée, en 1434 (I.2 p. 859) et interprété à tort par « *captivitas* » au lieu de « *infidélité* ». Comme antinomie de la *vërna služba* (cf. l'allemand *triuwe*) ce mot-ci fait concurrence au slavon *hitrostë* dès la première moitié du xv^e siècle. Les expressions « *Olacus noster infidelis, fidelis* » des documents latins des rois hongrois, très fréquentes déjà au xiv^e siècle, suggèrent l'hypothèse, que le mot *hittlen* a pénétré en roumain au début de l'époque des Anjous de Hongrie. Tout comme le mot *viteaz* « *miles aulae* », il témoigne de cette influence de l'esprit chevaleresque de la féodalité hongroise sur les voévodats valaques, influence qui s'est fait sentir dans les cours des voévodes d'autant plus que ceux-ci comptaient parmi les vassaux du roi hongrois.

V. BOGREA (*Din toponimia românească* p. 666-67) remarque, que, pour l'explication du nom de lieu transylvain *Abrud*, on devrait tenir compte du turco-persan *abroud, ebroud* « *hyacinthe* », qui, à son avis, peut avoir existé aussi dans la langue des Comans. Le nom de *Kardansebes* (Caransebeș) s'explique pour lui de la façon suivante : *Caravansebeș > Cavansebeș > Caransebeș* (composé de *karavân* « *caravane* » + *sebes* « *rapide* »).

Étymologies. Des diverses étymologies, données par V. BOGREA, c'est celle de l'expression *sântulă simbe* qui nous intéresse de plus près (657-58). M.-Lübke voyait dans *simbe* le réflexe de byz. *Sybillā*. B. nous renvoie au hong. *szemtül szembe* « *en face* », en donnant ainsi l'explication correcte de cette tournure de la terminologie juridique roumaine. Des variantes comme *Sâmbea, lui Sâmbe, Sânt Sâmbea, Sânt Sâmbeni* etc. sont dues à l'étymologie populaire et remontent toutes à *sântulă simbe < szemtöl szembe*. G. GIUGLEA explique l'anc.-roum. *fealiu* « *gens* », « *species* » par la contamination de *fealiu < alb. fjal'ë* « *mot, parole* » + *fel < hong. féle* « *sorte, espèce* ». Du point de vue phonétique cette hypothèse a bien ses avantages, tandis que du point de vue sémantique elle est beaucoup moins solide. L'alb. *fjal'ë* passé dans le roumain, aurait pris le sens de « *nation, peuple* », cependant, ce sens se comprend peut-être mieux en partant de *féle*. Le fait que ce mot-ci finit par s'employer dans des acceptions qui ne lui sont pas familières en hongrois (en alb. *fjal'ë* ne signifie pas « *nation, peuple* » non plus) ne peut nous empêcher de rester sceptiques à l'égard de l'hypothèse d'une contamination séman-

tique, à la base de laquelle se trouverait l'alb. *ŋjal'ë* « mot, parole ». S. PUȘCARIU : *căpui* < *kapni* (p. 595) ; *ciuf* (transylvanisme) < *csúf* « laid », *ciufulesc*, *ciufuluesc* < *csúfol* (d'autres dérivés : *ciufală*, *ciufelnic*, *ciufornița*) tandis que *ciuf* « păr zbârlit » serait un mot emprunté au lombard (< *zupfa* !). Est-ce que P. aurait jamais pensé à cette étymologie sans le parti pris qui le poussait à forger quelques éléments d'origine vieux-germanique à l'usage des historiens roumains, soucieux de voir confirmer leurs vues par des données linguistiques non moins chimériques ? Pourquoi rejeter la belle et simple explication de SCHUCHARDT, qui ne voit, dans ce mot tellement répandu, qu'une simple onomatopée ? Loewe, Giuglea, Pușcariu et Diculescu n'ont pourtant pas déployé leur érudition étonnante sans voir du moins la justesse du principe de leurs recherches gépidico-lombardogothiques reconnue par un savant, tel que Meyer-Lübke (*ZRPh*, 1923 p. 228-31). « Quandoque dormitat bonus Homerus ! »

DACOROMANIA III. Dans un article intitulé *Poezia populară română și Balassa Bálint* György KRISTÓF traite de l'influence que la poésie populaire roumaine a exercée sur le grand poète hongrois du XVI^e siècle, B. Balassa. Il s'agit avant tout de deux pièces lyriques, dont B. indique la mélodie en renvoyant aux chansons roumaines d'après lesquelles elles ont été composées (cf. A. Eckhardt, *Balassi Bálint irodalmi mintái* dans *Irodalomtört. Közl.* 1913. p. 444). M. Kristóf pose à ce propos la question de savoir si B. savait le roumain ou non. Il constate que celui-ci — très doué pour l'étude des langues étrangères — doit avoir couramment parlé le roumain pour avoir pu subir à l'époque de sa captivité en Transylvanie l'influence immédiate de la poésie populaire roumaine.

Parmi les suffixes roumains, expliqués par V. BOGREA on en trouve un qui est d'origine hongroise (p. 803). C'est le suffixe *-ul*, qui figure dans le dictionnaire de l'ANONYMUS BANATIENSIS (*lupiul* = more lupino, *farkas módjára*), calqué sur le hong. *-ul*. Ce suffixe qui ne put se fixer dans le roumain du Banat, d'ailleurs très riche en magyarismes, n'eut pas de lendemain, il est resté un ἀπαξ λεγόμενον.

Etymologies. S. Pușcariu : *ceacadaie* < hong. *cságtató* (p. 673), *Ceahlău* < *csaholó* (p. 675) ; N. Drăganu : *atârnați*, forme contaminée *atârnat* + *târnaș* < *tornác* ; *birgă* < *birge* ; *bumbic* < *bombék* : *chelteu* < *költő* ; *cincădi* < *csüggedni*, *csüngedni* ; *cionaie* < *csunya* + suff. *-ae* ; *cioplău* < **csapló* ; *cleștar*, *criștal*, *criștaiu*, *criștariu* < *kristály* ; *dugleș*, *dugliș* < *dögös* + *dögleni* ; *făcăleț*, *făcălete*, *făclău*, *făcău* < *fakalán* ; *filendriș*, *felendreș*, *felendreș*

< *fajlondis*, *fajlendis*; *foşodic*, *poşidic* < *fosadék*; *ghitruî*, *ghit-rulul* < *gyötörni*, *gyötrelni*; *hârgoiu* < *hörgő*; *haţcadău* < *heckedő*; *hebereu* < *heverő*; *hopsă* < *hopsa*; *horă* < *hara*; *melesteu*, *melestui* < *melleszteni*; *poncă* < *ponk*; *răgădui*, *răcădui* < *ragadni*; *vigădui* < *vigadni* (p. 710-24). V. Bogrea : *beleznă* < hong. *belezna*; *botă* < *betű* (dans l'expression *a nu şti botă*. (p. 727-28). C. Lacea : *cebălui* < *csábulni*; *cioaclă*, *ceaclic*, *ceagă* < *csáklya*; *ţiclău* < *Zickla* < *szikla*; *ţăcălie* < *szakáll*; *ghiduş* < *büdös* (p. 741-51).

DACOROMANIA IV. Au cours de la quatrième année deux gros volumes ont été publiés (I. *Studii* pp. 640, II. *Etimologii - Articole mărunte - Dări de seamă - Cronică - Raport anual - Indice*, pp. XV + 641-1641).

Nous avons eu l'occasion de parler dans les *Ungarische Jahrbücher* (p. 465) de l'article intéressant de N. DRĂGANU, *Michail Halici* (Contribuție la istoria culturală românească din sec. XVII. p. 77-168), qui, dans un cadre historique et littéraire largement esquissé, donne un tableau synthétique de l'influence considérable que la lexicographie hongroise a exercée sur les auteurs des premiers dictionnaires roumains¹. On trouvera également dans cet article des notices, qui se rapportent au problème de la genèse du dictionnaire de Páriz Pápai. V. BOLOGA s'occupe, dans un article succinct, du langage médical du célèbre médecin transylvain Molnár von Müllersheim (Piuariu), en montrant que celui-ci s'est distingué à une époque de latinomanie excessive (fin du XVIII^e siècle et première moitié du XIX^e siècle) par la préférence qu'il marquait aux mots populaires et par sa tendance à éviter l'usage de latinismes érudits toutes les fois que c'était possible (*Terminologia medicală la I. Molnar*, p. 383-393). C'est à cette circonstance qu'on doit attribuer la présence de nombreux éléments hongrois dans sa terminologie médicale, tels que : *a betegi* < *betegedni*, *betegos*, < *beteg* + suff. *-os*, *bolând* < *bolond*, *a mistui* < *emészteni*, *tămădui* < (fel) *támadni*, etc. — Pour avoir une bonne idée de la méthode employée par GIUGLEA dans ses recherches étymologiques (éléments vieux-germaniques et anciens-grecs du roumain) on lira les judicieuses remarques de L. Spitzer (*Einiges Prinzipielles zu Giuglea's Artikel*, Crâmpeie de limbă și viață străveche românească pp. 645-652), d'autant plus qu'elles semblent être formulées non seulement à l'adresse de Giuglea, mais aussi à celle de Diculescu, Pușcariu et d'autres savants.

1. Cf. encore C. Tagliavini, *L'influsso ungherese sull' antica lessicografia rumena*. Revue des Études Hongr. 1928, p. 16-45.

doués surabondamment d'imagination créatrice. Rien de plus légitime que le principe suivant : « ...die Konstruktion möglichst (c'est Spitzer qui souligne) auszuschalten und dort, wo wir (wie oft im Rumänischen) ausser ihr kein anderes Forschungsmittel besitzen lieber auf Erkenntnis verzichten » (p. 652). L'application de pareils principes équivaldrait pourtant à une sentence capitale pour tous ces éléments ingénieusement déduits de l'ancien-germanique. Or, rien de moins désirable pour l'école de Cluj (Kolozsvár) que la diminution du nombre des preuves, — quand même celles-ci sont illusoirs —, soigneusement produites en faveur de la théorie de la persistance ininterrompue de l'élément roman dans les régions nord-danubiennes, où la rencontre des anciens Roumains et des tribus germaniques aurait été seul possible. On ne comprend pas les raisons de la ténacité avec laquelle cette école s'acharne à élever des illusions de vanité nationale au rang de réalités scientifiques.

Parmi les critiques publiées dans le second volume (pp. 969-1409) on trouve un chapitre à part de M. PUȘCARIU (Pe marginea cărților), dans lequel celui-ci passe en revue une série de problèmes, qui ont été traités dans les études philologiques, parues au cours de ces dernières années. Il est curieux de constater quelles remarquables métamorphoses les opinions du savant roumain ont subies depuis l'apparition de son *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen* (1910). Depuis lors, il est devenu, d'une part, un fervent apôtre du courant ancien-germanique, d'autre part il n'hésite pas à nier l'importance de l'argument toponymique, reconnu par lui-même il n'y a pas très longtemps. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs de proposer pour *Torda*, roum. *Turda* une étymologie telle que **Tur(r)idava*, nom dace (admissible en principe) qui, à son avis, n'aurait pu être transmis que par une population roumaine autochtone (p. 1.353). Pourquoi ? Le fait que la nomenclature géographique de la Transylvanie ne contient pas d'anciennes dénominations, conformes aux habitudes phonétiques du roumain, s'explique pour lui sans aucune espèce de difficulté. On voit, dit-il, comment des noms géographiques hongrois et saxons viennent quelquefois remplacer les anciens noms roumains (parmi les exemples cités, on trouve *Szatmár* > *Sătmar*, tandis que *Szatmár* < *Satu-mare* [!]; toutes autres explications, comme p. e. l'étymologie bulgare-turke **Satmar* de Melich et d'autres « ne sont pas convaincantes » p. 1349), d'où il s'ensuit selon la logique unilatérale de Pușcariu qu'une pareille substitution s'est opérée dans tous les cas sans exception. Il n'a pas osé tirer la conclusion finale de ses propres observations, elle s'impose pourtant du

moment qu'on veut bien se rappeler l'absence totale de l'élément roumain dans l'ancienne toponymie du bassin des Carpathes.

Étymologies. Pour les étymologies, données par DRĂGANU cf. *Ung. Jahrb.* vol. VII. p. 465 (on corrigera les fautes d'impression suivantes : *bogarel* r. *bcğărel*, *făgadui* r. *făgădui*, *parnăhai* r. *părănăhai*, *talălau* r. *tălălău*). V. BOGREA : *dinum-danum* < *dinom-danom* (p. 810) ; *jerfen* < *farfene* ; *farță* < *férc* : *leșdeu* < *heleşteu* < *halastó* ; *Gilău* < *Gyalu* < *Dealu* (p. 866, cf. encore vol. I, p. 219).

LAJOS TREML.

(Budapest).

MISCELLANEA FRANCO-HUNGARICA

I

DEUX MANUELS D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN LANGUE HONGROISE.

Deux manuels paraissant la même année, à Budapest et se donnant chacun pour tâche d'initier le lecteur hongrois à l'étude de la littérature française, voilà de quoi attester que l'intérêt du public hongrois pour la culture française va croissant, au lieu de diminuer.

L'un est sorti de la plume du savant professeur de littérature française de l'Université de Pécs : M. Géza BIRKÁS, qui a réussi à condenser dans son manuel, en formules claires et simples, tout ce que les historiens de la littérature française ont pu dire d'essentiel sur cette matière¹. Nous nous permettrons seulement quelques critiques : scientifiquement parlant, il est peut-être erroné de dire que les Français appartiennent, avec les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Roumains et les Rhétoromans, au groupe des « peuples romans ». Il n'y a pas de *peuples* romans, et, comme l'auteur le dit lui-même un peu plus loin, la race française est aussi peu homogène que possible. Il n'y a que des *langues* romanes, bien que l'expression « romanische Völker » soit d'usage courant. Les Roumains p. ex. sont des Thraces auxquels se sont mêlés des éléments slaves et turks ; latinisés très

1. DR. BIRKÁS Géza, *A francia irodalom története a legrégibb időkől napjainkig.* (= Histoire de la littérature française depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours), Budapest, Szent-István-Társulat, 1927 ; in-16, 314 p.

